

BD Tom Tirabosco propose une plongée, parfois douloureuse, dans son enfance à l'ombre d'un père volcanique et d'un frère handicapé et belliqueux. Un ouvrage sublime, qui sait aussi rester drôle et léger.



Tom Tirabosco: «Je me sens libéré!»

Camille Destraz

«I m'a fallu vieillir pour balancer tout ça avec tranquillité.» Plutôt habitué à réaliser des bandes dessinées scénarisées par d'autres («Kongo» avec Christian Perrissin ou «La fin du monde» et «Sous-sols» avec Pierre Wazem), le Genevois Tom Tirabosco s'attaque à un monument: son enfance. Mais pas facile de se construire dans une famille composée d'un père volcanique, de deux frères, dont un handicapé mais combatif à l'extrême, et d'une mère qui les porte tous. Un cheminement long, difficile, parfois douloureux, dont il parle sans fard.

Vous avez dessiné les premières planches de ce grand projet il y a dix ans. Comment vous sentez-vous à la veille de la publication?
Je me sens libéré! Depuis quelques jours, je me dis: «Cool, j'ai réussi à faire ça.» Hier, j'en ai beaucoup parlé avec mon frère. On se construit chacun un rôle dans notre légende familiale. Au sein d'une famille, chacun ressent les événements très différemment. Les premières pages que j'ai dessinées sont celles où je raconte l'altercation avec mon frère Michel (*Michel Tirabosco, joueur de flûte de Pan, ndr*). Cet épisode avait été publié dans le journal des Éditions Atrabile. Ensuite j'ai fait ça par petits bouts. J'avais envie de parler de beaucoup de choses, de rendre hommage à ces années 70 et à cette jeunesse dans la campagne genevoise où nous étions libres. J'avais envie aussi de parler d'où je viens, de raconter la naissance de l'amour de mes parents et de mettre en place cette

Béni soit la période de Noël. Il fait froid dehors, et j'ai la permission de traîner des jours entiers dans ma chambre où je lis et re-lis mes albums de bande dessinée préférés.



«Wonderland», une mise à nu teintée d'une infinie tendresse

► Tom Tirabosco aime dessiner les animaux, les insectes, la nature, les arbres. Et c'est sur une forêt sombre que s'ouvre «Wonderland». «Au fond de cette forêt, il y a un enfant qui dessine. Quand il dessine, le temps s'arrête et le monde autour n'existe plus. Quarante ans ont passé. L'enfant dessine toujours mais le monde autour de lui a changé.»

L'auteur genevois est peut-être sorti de cette forêt inquiétante, mais c'est pour mieux la faire pousser sous ses pinces. Là, il s'attaque donc à

ses racines, de son enfance à l'adolescence et ses premiers bourgeois. L'exercice est aussi périlleux que téméraire: il s'agit d'une véritable mise à nu. Casse-gueule. Pourtant, d'une sincérité déconcertante, Tirabosco aborde les sujets les plus compliqués. Sa mélancolie de quadra (bientôt cinquante), son désenchantement face aux injustices, et cette «méchante envie de partir en guerre contre mon époque». Toutes ces questions. Et le besoin de trouver des réponses. Sur 136 pages en noir et blanc, avec le

trait doux qui le caractérise, il raconte l'amour dont il est le fruit, sa difficulté de grandir auprès d'un frère handicapé au caractère bagarreur, sa passion pour la musique et le dessin, ses complexes d'enfant rêveur et timide – pas assez viril pour son père – les disputes fréquentes entre ses parents, les valeurs qu'ils lui ont transmises (son père le dessin et sa mère la solidarité et le partage). Des passages sont un brin impudiques, presque embarrassants, mais trouvent parfaitement leur place dans le

récit. Comme ces pages où il se revoit, ado, grimper dans son arbre secret pour y découvrir le plaisir solitaire. Certaines planches sont très puissantes et émouvantes: la naissance du petit frère né avec une malformation aux avant-bras et à une jambe, le désarroi de la famille, la douleur de la maman restée une nuit à la maternité sans son bébé et sans explication... La force de «Wonderland» est l'équilibre entre l'humour et la tendresse infinie. Un coup de poing émotionnel.

Le jeune Tom était un garçon timide et rêveur, un peu «fille manquée»...
DE

question de la filiation. Qu'est-ce qui fait qu'on reste accroché à certains trucs dans nos vies? Eh bien, la réponse est dans l'enfance. Je ne voulais pas éviter de parler des blessures de l'enfance, comme on en a tous. Mais sans non plus être dans le ressentiment. Ce n'est pas un livre de règlement de comptes.

Quel ouvrage sur l'enfance vous a donné envie de réaliser ce projet?
«Journal d'un album», de Dupuy et Berberian! Un ouvrage majeur. C'est autobiographique, très touchant, généreux et drôle. Pour moi, ce livre est une référence.

Avez-vous hésité à raconter certaines anecdotes?
Bien sûr! J'avais envie de dire, sans trop déballer. Et je voulais que ça reste drôle, léger. Évidemment, tout ce qui est lié à mon manque d'affirmation de l'époque, à ma personnalité craintive, un peu «fille manquée»... Ce n'était pas évident de mettre tout ça en avant. J'en ai souffert, on me le renvoyait tout le temps à la figure. Maintenant, je suis un homme comblé, mais cela reste et c'est important de savoir se mettre un peu à nu dans ce type de projet.

Votre père est un personnage incroyable, que vous allez parfois jusqu'à représenter sous la forme d'un diable.
J'en ai fait un personnage d'opéra! Mon père a toujours préféré les diables aux anges. Il aime le personnage maléfique de Iago dans «Othello», il prenait beaucoup de place à la maison. Il était à la fois extrêmement généreux dans ses passions, mais il était difficile de trouver sa place face à lui. Moi j'étais calme, mais à l'intérieur ça swinguait. Je grandissais à côté de deux volcans: mon père et mon frère Michel, qui se battait au quotidien pour avancer. Lui osait l'affronter, alors que moi, je restais trop timide pour lui tenir tête.

Vous avez failli appeler votre BD «Bijoux de famille»...
Oui! Mais on m'a dit que c'était hors de propos. Pourtant cette bande dessinée tourne beaucoup autour de ce thème: «Trouver ses couilles» au sein de la configuration familiale. C'est un livre sur la quête d'identité, l'affirmation. En avoir, ou pas...

Et, au final, pourquoi «Wonderland»?
C'est la référence à Disney, que j'adorais quand j'étais enfant et qui était un de mes modèles, avec Hergé. Il y a aussi la chanson «Boogie Wonderland» d'Earth Wind & Fire, et aussi la BD «Little Nemo in Slumberland» de Winsor McCay. J'aime les connexions sémantiques que produit ce mot. Et l'enfance, comme un monde merveilleux, qui parfois ne l'est pas, j'aime bien l'idée.

Vos ados Mia et Jonas ont-ils aimé l'album?
Ils ont été plus intéressés que pour mes autres BD. Je l'ai aussi fait pour eux, d'ailleurs. Il m'arrive parfois d'être un papa autoritaire, et c'est important qu'ils voient que j'ai aussi été ce petit garçon impressionné face à un papa qui s'emportait. Ce genre de démarche crée des tremblements, mais je sais que ce qui court entre les cases, c'est de l'amour. »

A lire
«Wonderland», Tom Tirabosco, Ed. Atrabile. En librairie le 13 avril. Séances de dédicace: à Fribourg, librairie La Bulle (17 avril); à Genève, Galerie Papiers Gras (18 avril); à Lausanne, Fnac (2 mai) et librairie Payot (9 mai).

